

Chers frères,

Je me voudrais le porte-parole de tout égyptien marqué par la douleur, rejeté, emprisonné, lésé alors qu'il est chez lui, peinant sur son sol, mendiant son argent, nu dans son atelier, réfugié dans son pays et étranger dans sa patrie : telle est la situation d'un grand nombre d'égyptiens.

Je vous écris ces lignes alors que nous traversons des circonstances difficiles, nous le peuple égyptien. Je vous écris, le cœur saignant sur ce beau pays : il fallait que ces choses lui arrivent pour qu'il s'éveille de son sommeil, pour que la corruption disparaisse, pour que la dictature se soumette à la liberté de l'homme et lui permette d'exprimer ses aspirations pour ce pays qui vivait dans son cœur et lui avait donné bien plus qu'il n'espérait. La révolution du 25 janvier n'est pas née d'une idée ou d'un hasard ; elle est le résultat d'une blessure qui déchire le peuple et l'atteint chaque jour plus profondément : violations des droits de l'homme, mise en vente des biens de l'État sous prétexte d'investissement, contrebande des antiquités de l'Égypte et de son patrimoine pour des sommes faramineuses. L'Égypte, peuplée de 84 millions, est devenue une ferme gérée par une poignée de gens exploitant pour leur profit le reste de la population. Pas d'enseignement. Pas d'assurances. Le courant islamiste profite de l'ignorance ambiante et attire un grand nombre à lui au moyen de pseudo-slogans religieux. Je n'ignore pas le rôle de l'Église, particulièrement l'Église copte qui s'est repliée sur ses peurs et s'est efforcée de pourvoir aux attentes de ses jeunes en leur procurant travail et logement, se comportant comme un État dans l'État. Elle est ainsi devenue une autorité ; le prêtre occupe un rang élevé loin de sa fonction sacerdotale qui est d'annoncer la parole de vie. Tout cela a coupé les coptes de l'État et a épargné à l'État le souci des coptes. La révolution est arrivée en réplique à tous ces courants qui barrent le chemin à un État civilisé démocratique.

Comment a commencé la révolution ? Qui est son moteur ?

L'idée a commencé avec un groupe de jeunes s'appelant « Nous sommes tous Khaled Saïd ». Il s'agit d'un jeune qui est mort des suites de tortures par la police, ce qui a conduit un groupe de jeunes à créer sur internet (Facebook) un mouvement sous ce nom pour signifier que chacun d'eux se considérait exposé aux mêmes malversations. A aussi participé à l'organisation de la journée du 25 janvier un mouvement appelé « Jeunes du 6 avril ». Le 6 avril 2008 les ouvriers des filatures de Mahalla al-Kobra s'étaient mis en grève pour réclamer des augmentations de salaire ; ils étaient environ 20.000 et furent sévèrement réprimés par la police. Ce fut l'origine du mouvement.

L'idée de départ du soulèvement du 25 janvier était d'organiser une manifestation de protestation de 3 heures devant le ministère de l'Intérieur, et ce, le 25 janvier « Fête de la Police », pour demander le départ de Moubarak, c'est-à-dire la fin du régime tout entier avec tout ce qu'il implique de corruption, violation des droits de l'homme et du citoyen, creusement de l'abîme entre l'État et le peuple.

Le 25 janvier, comme n'importe quel jeune égyptien, j'ai décidé d'aller participer à la manifestation. Je me suis rendu avec mon ami Martin à la Place Tahrir où nous n'avons trouvé que les agents de police de la sécurité. Nous sommes ensuite allés au siège de la Cour

suprême où c'était le même tableau. Nous nous sommes alors dirigés vers la Rue Choubra¹ où nous avons trouvé le commencement de la manifestation : une soixantaine de jeunes garçons et jeunes filles. Nous avons commencé à lancer nos appels au départ de Moubarak et de son régime ; nous répétions « Pain,



liberté, dignité humaine » et « Le peuple veut la chute du régime ». Les policiers essayèrent de nous empêcher, mais nous étions fermement décidés à continuer, motivés par tout ce que nous avons souffert. La police chercha à s'imposer par la force et à contenir notre mouvement ; en effet, voyant notre résolution, les gens commençaient à se joindre à nous en grand nombre. La police essaya en vain de nous scinder. Nous avons atteint environ 2 000 manifestants. Des forces supplémentaires de police arrivèrent. Nous sommes alors partis en direction de la Place Ramsès, puis le siège de la Cour Suprême malgré l'opposition de la police ; les deux camps ont alors eu recours à une certaine violence, mais nous avons continué. Vers tous ceux qui nous regardaient depuis les bâtiments environnants, nous lançons « Vous qui êtes nos proches, venez nous rejoindre – la liberté est pour vous et pour nous »². De fait la population répondit à la manifestation et lorsque nous sommes arrivés à la Place Ramsès, nous étions près de 10 000.

Puis nous avons atteint la Place Tahrir où nous avons trouvé d'autres manifestants à qui nous nous sommes joints. Vraiment c'est une grâce que j'ai vécue. Pour la première fois j'ai goûté la saveur de l'hymne national de mon pays, cet hymne que, tout au long de mes neuf années d'enseignement de base, j'avais répété chaque jour sans le moindre sentiment. Lorsque je l'ai répété par amour pour mon pays comme citoyen avec le peuple en marche vers la réforme, je n'ai pu contenir mes larmes ; je le répétais, nous le répétions ensemble avec enthousiasme et force. Tous nous étions de la jeunesse, sans allégeance à quelque parti que ce soit. La seule chose qui nous motivait était notre amour pour notre pays. Il n'y avait là ni



homme ni femme, ni fille ni garçon, tous étaient frères. Celui qui avait avec lui de la nourriture partageait avec celui qui n'en avait pas ; même chose pour celui qui avait de l'eau. Nous sommes restés à chanter des chansons patriotiques et populaires dans l'enthousiasme et la joie, comme si l'Égypte naissait à nouveau. Et tout cela alors que nous étions entourés des barrières de la

police qui essayait de nous décimer, estimant que nous enfreignions la loi, semions le

¹ Cette rue est l'axe principal du quartier de « Choubra al-balad », limitrophe du centre-ville, et différent de l'immense quartier de Choubra al-Khayma qui fait partie des vastes quartiers de la périphérie du Caire.

² Les assonances de l'arabe contribuent à donner de la portée à ces slogans : « ya aha**līna** endammou **līna** – el-horriyya likom wa-**līna** ».

désordre et l'anarchie. Nous n'en faisons aucun cas, galvanisés par la foi en notre cause. Rien de religieux, ni de confessionnel : tous sont une seule main, tous sont mus par l'amour de l'Égypte. Nous faisons face aux forces de police, nous tenant la main, garçons et filles, et quand nous nous sommes fait lapider, nous nous tenions les mains pour nous protéger mutuellement et cela augmentait notre détermination face à la dictature.

Nous sommes ainsi restés là jusqu'à 2 h.^{1/2} du lendemain matin, jusqu'au moment où ils nous ont arrosés de bombes lacrymogènes. Nous avons été très éprouvés surtout les gens d'âge avancé qui s'étaient joints à nous, ainsi que certains jeunes. Nous nous sommes alors scindés en deux parties. Notre nombre avait atteint environ 40 000 sur la Place Tahrir avant que nous ne nous dispersions. Nous sommes alors retournés à Choubra et là nous avons été pris en chasse par la police qui a commencé à procéder à des arrestations. Ils ont mis la main sur mon ami Martin tandis que de mon côté j'ai réussi à m'enfuir. Cela n'a pas ralenti l'élan révolutionnaire et nous avons continué à crier « révolution, révolution jusqu'à la victoire – révolution dans chaque rue du Caire »³. Des manifestations semblables ont éclaté à Alexandrie et Suez ; nous en suivions les nouvelles en lien avec des amis que nous y avons. À Suez les manifestants se sont emparés des postes de police, ainsi qu'à Alexandrie. Nous nous encourageons mutuellement à tenir bon dans ce soulèvement. Le jour suivant j'ai été occupé à chercher comment aider Martin à sortir de prison ; il a de fait été libéré avec quelques autres jeunes le mercredi soir 26 janvier. Du jeudi 27 au dimanche 30, je suis allé, avec Amir et Ayman participer à une session organisée de longue date par les jésuites dans leur maison du Mariout près d'Alexandrie. Ce furent des jours difficiles, car je n'étais pas avec les jeunes.

Dès mon retour j'ai rejoint la Place Tahrir et j'y suis resté 3 jours à la suite. Avec un groupe nous faisons le nettoyage des rues, nous nous approvisionnions en eau et distribuons la nourriture aux manifestants. Un certain nombre de gens de culture nous ont rejoints, des écrivains et des artistes célèbres ; ils nous encourageaient. Le pouvoir a commencé à être ébranlé et à promettre des réformes en vue du changement. Ce n'était pas facile, car le gouvernement ne nous a jamais aidé à avoir confiance en ses promesses, malgré l'annonce de Moubarak qu'il ne se représenterait pas pour un nouveau mandat et malgré les promesses de modification de la constitution sur ces questions de l'élection présidentielle : à nos yeux le gouvernement avait perdu toute crédibilité. Nous sommes restés Place Tahrir pour guetter les prémices de la réforme. Le dialogue s'est ouvert entre l'opposition et le gouvernement, chose qui n'était jamais arrivée auparavant. Ce que nous attendons c'est d'avancer progressivement vers un pays libre qui respecte la déclaration des droits de l'homme, qui accepte la différence et le pluralisme. Nous prions tous pour ce pays, son peuple et ses leaders.

J'ajoute ce paragraphe après que le président Hosni Moubarak ait annoncé sa décision de se retirer. Dans un premier temps, je n'en croyais pas mes oreilles ; je ne m'étais pas imaginé un jour que nous, ce bon peuple égyptien qui dans sa simplicité respecte les grands même s'ils le dépouillent de ses droits – et ce trait est un trait de notre culture – nous détenions le dernier mot, que nous osions changer ainsi le système au pouvoir. La joie sur la Place Tahrir était extraordinaire. Tous les gens sont sortis dans les rues dans la joie, s'élançant vers le monde de la liberté. Nous étions ensemble, chantant, dansant, criant : « Le peuple a voulu et le régime

³ « Thawra, thawra hatta el-Nasr – thawra fi kulli shaware' Masr »



est tombé ». Fête extraordinaire dans un élan du cœur. Nous nous regardions les uns les autres avec fierté comme si nous retrouvions la parole après avoir été muets tout au long de 49 années depuis l'instauration de la république en Égypte, étonnés de détenir une parole par laquelle nous traçons le chemin de notre pays vers la liberté et le développement. Tout

au long des années passées nous avons eu le sentiment d'avoir la tête baissée en face de quiconque jouit de la dignité et de la liberté dans son pays. Le moment est venu de relever la tête, mus par la volonté du bien. Le 11 février 2011 est la date de naissance d'une nouvelle génération et d'une nouvelle ère pour l'Égypte. Cette révolution a prouvé que la violence n'est pas le chemin pour accéder à la justice, à la paix et à la liberté ; les dégâts provoqués ont été minimes de tous points de vue qu'il s'agisse de dégâts matériels ou de vies humaines. Le régime a été changé grâce à la paix et à la non-violence : c'est une nouvelle culture pour nos peuples arabes ; ça représente pour nous égyptiens un saut dans l'orientation des idées, saut qui aura des conséquences considérables à l'avenir. L'option de la douceur est coûteuse ; nous avons de fait payé cher par la mort de frères et de sœurs, le recul de notre économie, mais nous avons reçu en retour ce à quoi nous ne nous attendions pas : la vie dans la vérité, vérité de la fraternité et de la non-violence, vérité de la beauté et de la force de l'homme. Notre force humaine est bien plus grande lorsque nous suivons le chemin de la douceur et de la paix car elle émane de notre vérité profonde. La douceur a imposé sa loi face à la terreur et au despotisme ; la parole de paix a vaincu la violence et la guerre, l'amour a vaincu la tromperie et l'hypocrisie. Nous fêtons le retour de la dignité humaine à tout égyptien, qu'il soit dans son pays ou à l'étranger ; nous fêtons la beauté de chacun et chacune d'entre nous ; nous fêtons chaque homme et chaque femme qui ont donné leur vie pour sauver cette patrie tout au long de son histoire pour qu'elle jouisse de la liberté et de la prospérité ; nous fêtons l'avènement, pour les générations à venir, d'une ère nouvelle dont le trait le plus important est le chemin de la non-violence. Nous en sommes encore à l'étape du recommencement. Nous demandons votre prière et votre soutien pour cette étape qui représente une croisée des chemins.

Chers frères, je m'excuse d'avoir été long, mais ce que je voulais dire c'est que j'ai vécu une grâce particulière avec mon peuple et par rapport à ma patrie. Je me suis rapproché de leurs souffrances qui sont aussi les miennes. J'ai mis le doigt sur les plaies de la faim, de la pauvreté, de l'avilissement, de la répression, du fait que tout est imposé. J'ai entendu le cri de mon peuple et j'ai crié avec lui. J'ai perçu l'authenticité de mon peuple, son amour pour moi comme chrétien et mon amour pour eux comme musulmans ; avec eux j'ai fait face à la corruption côte à côte, main dans la main ; je me suis trouvé ignorant parmi les ignorants, cultivé avec les gens de culture, luttant avec ceux qui luttent, courageux avec les courageux, m'esquivant et fuyant avec ceux qui fuyaient. Je me suis trouvé homme sur le champ de

bataille de la justice et de la conscience. Je me suis trouvé homme et femme, fille et garçon, jeune et vieux, tous résolus face aux forces du mal et de l'injustice. Je me suis trouvé enfant pleurant sur sa patrie qui s'écroule ; je me suis trouvé jeune homme solidement campé pour relever cette patrie aimée et lui redonner le rang qui est le sien au titre de son patrimoine culturel et de sa civilisation séculaire. Je me suis trouvé petit frère portant tout cela, ma main n'osant pas saisir une pierre pour en frapper un autre et l'éliminer. Le mot de la fin n'était pas à la tristesse mais à la joie. Je me suis trouvé dansant et chantant avec mon peuple. Les mots sont impuissants à dire notre joie ; c'est une nouvelle naissance pour la patrie. Oui, ce sont des grâces que Dieu m'a donné de vivre et la fraternité m'a beaucoup aidé à entrer dans une telle expérience avec tout ce que j'ai dans le cœur par rapport à ma patrie et mon peuple, ce peuple qui m'a aussi aidé à dire ma révolte face à tout ce qui s'oppose au développement de ce beau et bon pays, à dire aussi ma joie et mon bonheur pour ce pays qui chemine vers un horizon de liberté et de dignité pour tout homme qui y vit.

Guirguis



❖ de Michel Cuypers

12 février 2011

Aujourd'hui, 12 février, premier jour d'une nouvelle Égypte... Je vais essayer d'évoquer un peu ce que nous avons vécu, même si les médias en ont dit et montré beaucoup, partout à travers le monde. Hier donc, 11 février, la nouvelle nous arrive en fin d'après-midi : le régime est tombé ! Immense joie et soulagement, après la déception du discours de Moubarak, la veille, déclarant qu'il resterait aux commandes encore six mois. Nous décidons aussitôt d'aller rejoindre la foule à la Place Tahrir, pour célébrer ça, Guirguis, Ayman et moi (Michel Le Clair est resté avec Pierre). Déjà en cours de route, folle ambiance : nous montons dans un microbus, dont le toit se peuple d'autant de monde que les sièges intérieurs. Pas de police dans la rue : des jeunes règlent la circulation. Plus on approche de Tahrir, plus la foule devient dense ; nous finissons à pied. Et nous nous retrouvons dans la foule de la fameuse place, qui exulte, crie des slogans, chante des chants patriotiques, danse, s'embrasse, agite des drapeaux. Très peu de signes islamiques : un petit groupe lance des « Allah-o Akbar », quelques Frères musulmans font une prière assez ostentatoire, mais ils ne sont qu'un élément parmi d'autres, dans la foule. Plus frappants sont les jeunes qui se tiennent par le bras, l'un, musulman, brandissant un Coran, l'autre, chrétien, arborant une croix. Des écriteaux aussi affichent la croix et le croissant, affirmant que « Nous sommes tous Égyptiens ». Nous marchons en enjambant les barricades qui ont protégé les manifestants les premiers jours. Nous croisons ici ou là quelques étrangers venus se joindre à la joie des Égyptiens. Les soldats sont sur leurs chars, se laissent photographier avec les gens. Bientôt des feux d'artifice éclatent. Grâce au portable de Girgis, nous retrouvons Martin et Michael, deux amis, étudiants en théologie à Sakakini, qui, comme lui, ont participé aux manifestations dès le début. Grandes embrassades, émues : ils ont gagné, et sans aucun recours à la violence ! C'est bien l'aspect le plus frappant

de cette révolution : pas une balle n'a été tirée, ni par l'armée ni par les manifestants. Seule la police s'est déshonorée, les premiers jours, par une série de bavures ordonnées par le ministre de l'intérieur (ou son patron ?), lequel sera certainement traduit en justice. Un petit carré, sur la place, est réservé aux photos d'une trentaine de jeunes « martyrs » de la révolution, qu'on regarde un moment, avec émotion. Oui, une révolution arabe non-violente ! Voilà qui réhabilite l'image de l'Arabe, dans le monde, et qui restera inscrit dans l'Histoire. Au bout d'un moment, nous rejoignons le siège du parti du rassemblement » (*hizb al-tagammu'*), proche de la place. En cours de route, on perd Ayman dans la foule... Les carrelages de la rue ont été cassés par les contre-manifestants, au cours des journées passées, pour pouvoir en faire des pierres à jeter sur les manifestants.

Le parti du rassemblement est un parti de gauche, très ouvert : on y trouve aussi bien des musulmans que des chrétiens ou des incroyants, mais tous motivés pour l'établissement d'une société démocratique et libre. On monte à l'étage. Dans un grand hall, des membres et familiers du parti se félicitent, tombent dans les bras les uns des autres. Guirguis me présente un certain nombre d'entre eux. Il m'explique, en montrant le sol du hall : « C'est ici que nous venions nous reposer ou dormir ; les filles avaient de la place à l'étage. » Le hall s'ouvre sur un long balcon où se pressent des jeunes, que nous rejoignons : nos yeux plongent alors sur une foule immense, compacte, qui agitent des drapeaux et reprend en cœur des chants patriotiques diffusés par un haut-parleur du parti (on ne sait plus ce que sont des chants patriotiques, en Occident ! Ici, les gens en connaissent des dizaines). Moment intense d'émotion où tout un peuple vibre à l'unisson. Nous restons encore un temps sur place, puis, un peu à contrecœur, nous rentrons, sans savoir trop comment, car il n'y a ni métro ni bus (il y a toujours le couvre-feu !!). Heureusement, on a trouvé un taxi !

Alors que j'étais dans cette foule, je ne pouvais pas ne pas me souvenir d'un autre 11 février, il y a exactement 32 ans, jour pour jour, où j'ai vécu la chute du régime du shah, en Iran. Coïncidence tout à fait étonnante, qui semble souligner le contraste total entre ces deux révolutions : révolution très idéologique en Iran, menée par un leader charismatique (Khomeyni), dans la violence, contre une révolution absolument non-idéologique en Égypte, non-violente et sans leader. Les temps ont changé. Ce qui a rendu possible cette révolution est sans doute le courage et la détermination d'une jeune génération éprise de justice et de liberté, mais aussi et tout autant... l'Internet, Facebook et les portables. Tout est parti de l'initiative d'un jeune, Wael Ghoneym, désormais célèbre, qui a fait campagne sur Facebook ! Désormais les hommes politiques ne pourront plus ignorer ces moyens d'information et de communication immédiats et impossibles à maîtriser (à moins de mettre le pays sous cloche, comme en Corée du Nord).

Beaucoup, en Occident a vu le spectre des Frères musulmans derrière cette révolution. Il faut dire haut et fort qu'il n'en est rien. Les Frères ne se sont impliqués dans le mouvement que plusieurs jours après ses débuts, et avec une certaine retenue. Ils savent que la révolution n'est pas la leur, mais celle de ces jeunes de toutes tendances. Certains chrétiens coptes réagissent aussi avec la peur de l'islamisme : pour eux, ces jeunes se sont laissés mener par les Frères musulmans qui vont prendre le pouvoir. Pourtant, il y avait aussi beaucoup de coptes parmi ces jeunes... dont notre frère Guirguis et ses amis. Nous pouvons être fiers de lui, d'eux. Nous, frères Occidentaux, sommes restés à la fraternité durant ces jours de trouble, suivant les choses à la TV, avec seulement l'inquiétude de savoir Guirguis en première ligne.

Comment allait-il rentrer le soir ou le lendemain ou le surlendemain ? Nous communiquions toutes les quelques heures par portable, sauf les jours où la communication par portable a été coupée. Guirguis était sans doute le seul religieux à participer à la révolution, parmi les catholiques et les orthodoxes, mais il y avait des pasteurs protestants. Le directeur de Sakakini (un prêtre copte très ouvert, qui tranche sur les autres) nous a dit sa fierté de ce que plusieurs de ses étudiants et même l'un des professeurs, tous coptes, bien sûr, ont participé activement au mouvement.

Maintenant, tout reste à faire. Les défis sont énormes. Mais nous sommes optimistes. Il y a de grandes potentialités humaines dans ce pays, mais elles n'ont pas été exploitées, faute de liberté. Espérons que l'Égypte devienne un modèle pour les autres pays arabes et d'autres pays d'Afrique qui vivent sous régime autoritaire.

Et puis, dites bien à tous vos amis que l'Égypte a besoin des touristes. Ils ne risquent rien (sauf des coups de soleil !). L'Égypte reste très hospitalière, souriante et pacifique. On a besoin des devises étrangères pour reconstruire le pays !!!

Michel Cuypers

